

## L'autrement pareille Extrait

Marguerite Andersen

Numéro 21, printemps 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15854ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Andersen, M. (1984). L'autrement pareille : extrait. *Moebius*, (21), 3-9.

MARGUERITE ANDERSON

## L'autrement pareille \*

Devant ton désir d'aller à la voile à la dérive vers une île lointaine que mes yeux myopes ne discernent pas, je m'émeus. Possessivement amoureuse, je crains la distanciation, *die Verfremdung*, me sens incapable de la vivre. Faut-il donc que tu deviennes contre moi ce corps étranger? Etrangement possessive, tu me veux embarcadère immobile immuable aiguille aimentée toujours tournée vers toi mais légère, port à jamais ouvert mais sans attache. Cela non plus je ne saurai le vivre dans la plénitude pourtant indispensable.

Intervalle consonant:

Mailles, petites boucles entrelacées à l'endroit et à l'envers et que je reprends, rythme régulier où rien ne manque, je n'ai ni sou ni maille à partir avec mon amour née sous le soleil et que je n'ai pas besoin d'emballoter. Je tricote le chandail blanc et sans manches, je crée avec mes grosses aiguilles les espaces que / l'air doux traversera pour aller à ta peau plus douce encore.

Peau de ma peau, ma douce, ma réelle, moi maille et toi aussi, cote de mailles de mères en filles, chaîne légère, guirlande le long de laquelle chacune danse à son tour.

Intervalle.

Tricot à terminer.

\* Extrait de *L'autrement pareille* à paraître bientôt à Prise de parole.

Déméter démente, j'erre dans le labyrinthe du monde où tu n'es pas. Tous mes chemins sont sans issue, l'enchevêtrement est total, je te veux au centre, je t'y espère sans pouvoir t'y discerner, où commence la spirale, où est mon Ariane, je poursuis celle qui semble courir le long du tracé complexe, je me disqualifie et je persiste je cherche ma fille à corps perdu je déchire le manteau bleu et vert d'amour dont je ne sais que faire même pas des fleurs DÉMÉTER DÉMENTE je veux démentir quoi croire en l'union tendre tendresse mère fille ne pas mourir ni l'une ni l'autre.

Calmée, je te touche de mon attouchement touchant, j'ose toucher à ma névrose rose, de mon beau toucher j'attends la belle réponse intérieure de tes lèvres silencieuses qui finiront par me sourire je le crois à l'heure peut-être où j'aurai abandonné pour de bon le langage possessif appris de mes maîtres qui pourtant depuis longtemps ne le sont plus, remplacés depuis longtemps par des maîtresses sans maîtrise les unes des autres, maîtresses branches, maîtresses poutres, maîtresses femmes qui dés/organisent, dé/commandent, dé/formulent nos paroles, dé/paroles du dé/lire touchant à la dé/raison ô combien claire et lucide où nous nous étendrons oui certainement enlacées.

Mer mervaise je verse dans le drame spectaculaire du désir de mon oiseau de feu, pivote pareille à moi qui ne cesse de me manquer dans son éloignement et dans son retour. Femme fragmentée je m'arrête dans mon rêve d'une appartenance mater-filiale, je me coupe les mains qui se tendent trop vers elle, je coupe mes pensées, mes images, mes mots pour ne plus trancher que mes veines et que le sang jaillisse dans un monde défaillant.

L'arbre est une possibilité, mais pas infallible, gênante aussi pour la vieille dame à l'autre bout du jardin, pour les enfants à droite et à gauche. La voiture, fidèle, tant de kilomètres parcourus sans mal, mais comment faire sans blesser aucun autre, où est le ravin profond qui anéantit l'infirmité physique pendant que l'infirmité mentale me hante sans que je fasse quoi que ce soit, sans rien

RIEN

les drogues, les cailloux et la longue marche dans l'eau froide et noire

connaître

la force de Virginia, son dés / espoir

et non cet espoir, cette attente d'un Godot

quelconque,

cette peur,

ce non-savoir?

Autrefois l'attente de l'enfant mal née placée dans la couveuse stérile aux parois rigides. Le ventre vide. La tenir. La protéger. La bercer d'amour. Lui chanter toutes mes chansons. Puis l'attente dans la maison devenue silencieuse dont elle s'est échappée trop tôt encore. Pouvoir l'accueillir, la sécuriser, la célébrer. L'attente enfin devant la maison délabrée qu'elle s'est choisie où elle s'abrite, gazelle au clair regard qui s'assombrit sous ses passions pendant que la galerie craque du poids de la famille obèse. Impuissante douleur devant l'apparente catastrophe. Laisse-la chuter, disent-ils. Aura-t-elle la force de faire surface et quand? Attente. Compulsion de répétition des attentes douloureuses au-delà du principe de plaisir, l'expérience ne sert pas, l'échec n'éclaire point, le désir trop fort consacre la faillite et l'impuissance du moi tumultueux.

Voilà que nous reprenons encore une fois le discours répétitif à l'infini. Tu me manques, je t'évoque, j'imagine ta présence et tu nies être telle que je te vois. Entre nous l'espace vide que nous tâchons de remplir de mots, de regards, de gestes affectueux. Le tien est de me donner ton emploi du temps rouge, jaune et vert qui me permettra de te suivre de loin et sans m'égarer. Le mien est de le perdre, de préférer l'exclusion à la certitude, de nier à mon tour les longues heures silencieuses.

Car le recueillement m'est nécessaire...Je marche dans la maison spacieuse où chaque meuble, chaque cuillère d'argent ou de bois, chaque pince à linge, chaque parcelle d'air vit encore du toucher de la belle et grande femme que fut ma mère. Je la cherche pour lui demander le secours que je ne veux te demander puisque jadis je le lui refusai. Je la cherche, elle, pour lui parler de toi, ma réelle, pour m'entendre dire sa tendresse, pour lui dire la mienne autrement qu'alors, quand elle pouvait l'entendre et je ne voulais que m'éloigner.

Dans mon rêve que je ne rêve pas, le buffet en acajou est éventré, les entrailles de ma mère sont couteaux, fourchettes, cuillères, les salières ont répandu leur sel, les assiettes sont nues, les tasses sèches, ma mère m'appelle «A table» mais je suis seule et les chaises sont renversées, où m'asseoir, où est ma place dans ce désordre inimaginable et pourtant ressenti? Je lutte, je veux m'asseoir avec les miens, mais je dois rester debout, personne ne m'avance de siège, ma mère a disparu.

Mère finalement bien aimée, je te quitte. Je retourne vers mon pays aux routes droites et aux vastes espaces espacés où je peux vivre autrement pareille. Je ferme derrière moi et pour toujours les portes de cette Allemagne qui me pèse trop, la *déliberté*\* perdra pour moi son préfixe paradoxal comme je sens que tu l'aurais souhaité.

\* *die Unfreiheit*

Quelquefois encore je reprends en partie les routes que j'ai prises avec toi, et je me souviens. Mais de plus en plus souvent j'emprunte celles que ni toi ni moi ne connaissions et je me retrouve. Irais-tu à ma recherche si jamais je m'égarais ou me ferais-tu confiance, comme quand nous voyagions ensemble? Et quel est mon désir et qu'est-ce qui se cache sous cette question mal posée? Contradiction, ambivalence, tunnel à traverser sans lampe d'obsidienne ou autre, pluie sur le lac, l'agent ne règle que la circulation, belle maison à grande véranda, mais mieux vaut diminuer les espaces, prendre un train direct et sans traverser les rails au moment du changement, au contraire de ma vieille grand-mère qui, interpellée, rétorqua: «Ne savez-vous donc pas qui je suis?» Acquérir cette connaissance de soi.

Matinée claire d'un printemps pluvieux: *L'émotion est le rêve que toute femme pense, elles la désireront, filles studieuses*. Réfléchir à cette phrase, l'intérioriser, la citer à haute voix. Me voici libérée de ma honte, débarrassée de mon hésitation, lucide elle assemble trois impulsions que l'*om* m'avait appris à croire disparates. L'équilibre s'élançe vertigineux.

Colloque à Padoue. Table ronde à Venise, le 27 mai 1983. La languissante approche en car retardé par la marche des travailleurs grévistes sur l'autoroute. Embouteillages. Usines, champs d'ordures et de blé envahis de coquelicots. Drapeaux rouges, pluie grise, parapluie rose de la Yougoslave Borjanka. La lagune, quelques bateaux, lentement l'approche, sans hâte, congressistes mécontents, Borjanka descend uriner derrière le parapet pendant que je lui tiens son parapluie-fleur et, lentement, nous avançons vers la cité magique sans montagne. Mourrai-je dans cette ville fluide au temps arrêté?

Lentement

ESSO 766 HIGHLIGHTS OF EUROPE LIEBHÖFERS REISEN

lentement l'approche

honnêteté intellectuelle (dit-il derrière moi), enfants sur la route, tennis roses trempés, moustiques sans dard (dit-il) collés à la fenêtre du car, les enfants agitent la main

VENEZIA

les Allemands de Bochum, le Hollandais blond, sa femme

JOIN THE NATIONAL HOLIDAY MAKERS

et lentement l'approche, languissante, comme celle, ma réelle, qui se fait entre nous. Mais m'accompagneras-tu donc partout? Laisse-moi seule, maintenant, là, à Venise.

Longtemps j'ai cru qu'il nous aurait fallu un séparateur (appareil, dit le *Robert Méthodique*, à séparer les éléments, l'eau et la vapeur, par exemple). Or nous sommes vapeur et eau inséparables, tu restes avec moi et je n'oublie ta présence. Tu n'as pas voulu de séparateur resplendissant qui de sa force t'aurait emmenée je ne sais où, de ton intelligence tu as choisi de rester dans le champ des femmes, dans cette île où nous sommes si proches, si pareilles, si intimes, au prix même de nous heurter l'une à l'autre. Touche-moi, là, doucement, encore.

Transformation. Attentivement nous suivons à tâtons la route des amazones à la hache doublement tranchante. Portant au cou le labyrus, symbole offert par la mère, poitrine fière brûlante de caresses et non de mutilations, mon amazone, inscrite elle aussi à jamais dans mes notes personnelles, galope. Quant à moi, capable écuyère portant volontiers toutes les couleurs de ma jeune dame, je ne suis plus l'équilibre déséquilibré, la base chancelante, la générosité avare, la jument hargneuse à la bouche tendre, je suis mère sourcière, double dédoublée, heureuse.